

ПРИЛОЖЕНИЯ

СТИХОТВОРЕНИЯ НА ЦАНКО ЦЕРКОВСКИ,
ПРЕВЕДЕНИ НА ФРЕНСКИ ОТ ГЕО МИЛЕВ

MON LUTH

513

Приложения

O résonne, ô résonne,
Mon luth de fin bois! –
Qu'un vent doux loin, partout,
Emporte ta voix.

Loin, aux champs, aux campagnes,
Au cher pays natal –
Dis comment est souffrant
Un cœur plein de mal.

Dis comment, frissonnant,
Il soupire et pleure,
Chaque jour, tour à tour,
Fou de son malheur.

Plein d'envie – et la vie
Lentement périt:
Mais l'image du bel ange
Ne lui a pas souri.

Dis que l'âme toute en flammes
Cherche tous les jours
L'âme bonne – qu'elle lui donne,
Ah! un peu d'amour.

O résonne, ô résonne,
Mon luth de fin bois!
Qu'un vent doux loin, partout,
Emporte ta voix!...

A LA CAMPAGNE

Que tu es belle,
O ma campagne!
Tes herbes folles,
Tel une mer,

Ondulant au loin,
Vont et viennent sans cesse,
Et, toutes en lumière,
S'embrassent et se caressent.

Toutes tes fleurs
Versent au loin
Une douce odeur
Portée par le vent

Au loin, derrière
Les champs et les prés,
Au delà de la forêt
Et de la rivière.

Que tu es belle,
O ma campagne!
Ah! tout mon cœur
Et toute mon âme,

Pour toujours à toi
Je les ai consacrés –
Mon amour, ma joie
Aux champs et aux prés!

Me réveillant
Je te revois,
Quand je me couche
Je pense à toi;

Pendant la nuit
J'y vagabonde –
Sans chercher la cause
De ton charme profonde.

L'AUORE

Du levant le soleil se lève
Et répand ses brillants rayons,
Il éclaire partout les grèves,
Les champs, les prés et les vallons.

Du levant j'entends des douces
Chansons et des sons frissonnants,
Et le bruit de la fraîche source
Se confond au doux bruit du vent.

Du levant un vent frêle et tendre
Commence déjà à souffler
Faisant les parfums se répandre,
Ondulant lentement les blés.

Du levant... Levant admirable!
L'aurore et le jour de printemps!
Vous fleurs, rayons, oiseaux aimables.
Comment ravissez-vous mon sens?

ENVIE

La couronne de roses
Superbement se penche
Sur tes cheveux
Lumineux –
Elle ombrage
Deux yeux
Silencieux.

La couronne de rosés –
C'est ton rêve et ta joie!
Mais tes cheveux
Lumineux
Et tes yeux
Silencieux,
Donne-les moi!

LES YEUX BLEUX

Les profondeurs de la mer
Et tout l'azur du ciel clair –
J'ai vu dans tes yeux.

Mais trop faible pour la nier,
Sans ailes pour le ciel clair –
Je suis resté silencieux.

HIVER ET PRINTEMPS

Toutes les fleurs sont gelées
 Sous le frimas tombant,
Toutes les feuilles sont dispersées
 Au loin par le vent.

La campagne est muette et solitaire
 Sous la glace sévère;
Mais je tournai les yeux vers ma belle:
 Le printemps fleurissait en elle.

UN SONGE

Un doux songe passa
 Par mon cœur —
Tous deux nous dormions
 En bonheur.

Me réveillant j'ai vu
 Plein d'effroi —
C'était une pierre
 Près de moi.

Le désespoir m'a pris
 Tout sévère,
Et mon cœur a maudit
 La pierre.

Elle s'est gercée et devenue
 Poussière
Mais, ah, je suis restée
 Solitaire.

A REBOURS

J'ai arraché de ma poitrine
Mon triste coeur,
Je suis allé dans ton jardin,
Parmi les fleurs.

Et secrètement parmi les fleurs
Je l'ai semé;
il a poussé – de toutes fleurs
Tu l'as aimé.

Chaque soir la fleur de mon coeur
Te réjouit:
Pourquoi donc, quand il est en moi,
Tu le haïs?

APPEL DU SOIR

Loin sur les champs et sur les bois
Voici le soir, voici le vent –
Il balance l'herbe et les fleurs
Si doucement, si lentement.

Et le soleil couchant répand
Partout ses rouges et clairs rayons.
Et tout près de moi le ruisseau
Chante doucement sa chanson.

Ah, quel apaisement profond
Dans cette heure calme du soir!
Bon ange, bon ange, descends
De là-haut plein de nonchaloir.

* * *

Ah, c'est l'heure des rêves doux,
De l'amour dans les yeux –
Et quel bonheur dans ce repos
Pour les coeurs amoureux.

O, quels lointains devant les yeux,
C'est le vrai paradis!
Des richesses et des beautés –
Partout, à l'infini.

Entend le doux chant des oiseaux,
Il résonne partout...
Bon ange, bon ange, descends
Du haut des cieux vers nous!

AME EN PEINES

Des étoiles l'une après l'une
Chère âme,
Tombent – des flammes,
Là-haut sur la forêt brune,
L'une après l'une.

Ah, l'âme pour l'âme se pâme
Chère âme,
L'âme pour l'âme;
C'est pour toi que, toute en flammes,
L'âme se pâme.

L'ÉTOILE

Brilles-tu encore,
Étoile lointaine?
Brilles-tu encore?
Es-tu morte en vain?

Où es-tu? O, brille
De ta claire hauteur!
Luis, ma chère étoile.
Réchauffe mon cœur!

O, rends-moi l'espoir,
La force et l'amour,
Les rêves passés
De mes plus beaux jours

Rends-moi tout cela
C'est depuis longtemps
Que je le cherche errant
Jeté de ça, de là...

Brilles-tu encore,
Étoile brillante? –
Où es-tu perdue
Dans la nuit béante?

LA CROIX

La bruyère ondule
Dans tout l'endroit –
Par dessus s'élève
Une simple croix.

Les herbes l'embrassent,
D'un murmure doux
Elles lui demandent:
– Que veux-tu chez nous?

„Laissez donc!“ – répond
La croix dans la plaine –
„Je suis un témoin
De vengeance humaine.

Plantée en secret,
Sans pleurs et sans fleurs,
Je garde la tombe
Où dort le malheur

D'un pauvre étranger,
Venu de loin pour
Chercher de bonheur
Et le cher amour.

Et il l'a trouvé,
Trouvé son beau rêve –
Une enchanteresse
Ravissant sans trêve...

Un jour, ils s'enfuirent,
Elle et lui, tous deux;
Mais ici la mort
Prit le malheureux...

Il fut enterré
Ici... Puis, un soir.
Quelqu'un m'a planté
Sur sa cendre noire...

Tristement ondule
Partout la bruyère;
La croix triste, pleure
Sur la noire terre...

SUR LE CHAMP ENSEMENCE

Ondule, mon champ,
Espoir d'or prochain:
Que dans ton épi
Mûrisse le grain.

Qu'il acquiert encor,
Le blé de l'or pur –
Et nous le battons
Quand il sera mûr.

Alors aux marchands,
Ah, nous le vendrons:
Charrue et semence
Nous achèterons.

Nouvelle semence
Nous jetterons, pleins
D'un nouvel espoir,
Mon champs, dans ton sein.

Ondule, mon champ,
Espoir d'or prochain:
Tu es mon audace
Contre le destin.

LE FAUCHEUR

Allons, fauchons,
Ma faux en flammes
J'affilerai
Ta forte lame!

Mon bras est fort –
Tourne au loin!
Voici tomber
Le tendre foin!

Le soleil brûle
Et le vent souffle –
Le foin fauché,
Il va sécher.

Alors nous le
Rassemblerons
Et dans l'étable
L'apporterons.

Pendant l'hiver
Mes boeufs et mon
Cheval alors
Le mangeront.

Mon bon cheval
Court comme le vent;
Avec mes bœufs
Au frais printemps

Je veux labourer
La terre et semer –
Pas de semence,
Mais de tristes larmes!...

Allons, fauchous,
Oh, tourne ma faux!
Fauchons, fauchons,
Malheur et maux!

LA GRELE

Il tonne là-bas;
Des nuées s'amoncellent...
Sera-ce de la pluie,
Sera-ce de la grêle?

Ce n'est pas de la pluie,
De la pluie bienfaisante;
Oh, ce sera de la grêle,
De la grêle effrayante!

Il tonne, il tonne
Dans les cieux tremblants –
Et la nuée détonne
Là-bas au-dessus des champs.

La plaine retentit
De l'effrayant tonnerre –

Et de lourds grêlons frappent
Sur les blés et sur la terre.

Et les blés verts,
Les épis frêles
Tombent abattus,
Brisés par la grêle.

Tous nos espoirs
Sont écrasés,
Tout le bonheur
Est déjà brisé.

Qu'elle cesse enfin.
La grêle, ô bon Dieu!
Tout le monde en sera
Pour longtemps malheureux!

Qu'il cesse, le malheur
Effroyable et fou!...
Il n'y a pas dans les cieux
De pitié pour nous!...

L'HIVER

De lourds nuages planent
Sur la plaine vaste et sourde;
Sous son linceul blanc, la terre
Dort toute muette et lourde.

Mais profondément, en secret,
S'entendent gronder, sous la butte
Neigeuse, des cris, des sanglots:
Conspiration pour lutte.

LE SCIEUR

Un vent froid; il neige...
Mais qu'importe cela
Pour le Macédonien
Refugié d'au-delà? ...

Là-haut sur l'échelle,
La scie à la main,
Il scie, il scie sans cesse,
Mais, hélas! C'est en vain...
Il scie les planches,
Il scie sans cesse, –
Mais dans son coeur reste
Toujours la tristesse...

* * *

Trois années déjà,
Tout seul, il erre
A travers le pays
De ses libres frères,
Nuit et jour
Il travaille sans cesse

Mais son esprit est déjà,
Epuisé de tristesse.
Il ne rencontre personne
Qui lui dirait un doux mot –
Et l'âme souffre toujours
Sans paix et sans repos.

* * *

Dans les lointains,
Au-delà des forêts,
Il y a un pays,
Un paradis sacré...

O, là il y a tout:
Soie et coton,
Des grenades et des roses,
Sous les clairs rayons
Du ciel, le blé d'or
Mûrit dans les champs:
Mais là règne un étranger,
Un étranger, un tyran!

* * *

Ce pays a des enfants
Braves et malheureux —
Macédoniens souffrants
Sous le regard des cieux.
Ce sont des orphelins,
Ce sont des morts vivants,
Des esclaves qui souffrent
Silencieusement.
Chassés par les tyrans
Loin de leur patrie,
Sans joie errants,
Des âmes tristes et flétries...

* * *

Scie donc! Scie donc,
Ma scie!
A bas, à bas
La tyrannie!

LA CHANSON DU PAUVRE

C'est l'hiver à présent, le froid;
Les feuilles ont jonché la terre:
Ni sons, ni chanson dans le bois,
Tous les oiseaux viennent de se taire.

Et de même en moi tout se tait,
Mon cœur se tait plein de tristesse: –
Craintivement il s'est crispé,
L'amertume chez moi se dresse.

– Ma femme, chante de douleur
Pour disperser ma rancœur! –

Bientôt un brouillard noir et lourd
Va fermer tout le ciel, planant
Sur les arbres noirs, tous les jours,
Et la neige va couvrir les champs.

Partout l'hiver va déchaîner :
Ses tempêtes rudes, sauvages:
Et le mal sur mon cœur fané
Va exercer toute sa rage.

– Ma femme, chante de douleur
Pour disperser ma rancœur! –

Vous, les riches, je le sais –
Vous ne connaissiez pas ma peine:
Cachée en moi elle se tait,
Je ne veux pas qu'elle vous gêne...

Mais je le sais, un jour le sort
Fera sonner une heure affreuse –

Oh! et je lèverai alors,
Je lèverai ma main osseuse!

— Ma femme, chante de douleur
Pour disperser ma rancœur!

C'est l'hiver à présent, le froid
Une âpre pensée m'empoisonne!
Des habits, du pain et du bois –
Qui veut m'en donner? – oh, personne.

Et Dieu m'a donné des enfants –
Ils me sont chers car ils sont miens:
N'avez- vous pas pour eux au moins
De pitié, vous ventres pleins?

— Ma femme, cesse de chanter,
Brise-toi, ô cœur sans gaîté!

LE FORGERON

Le marteau tombe
Aux coups puissants,
Des étincelles
volent au vent.

Le soufflet gronde,
Le fer ardent
Brûle – forgez-le
A coups battants.

Oui, de ces lames
Nous forgerons
Des sabres forts
Brillants en flammes.

Nous allons fondre
Fusils, canons –
Allons au combat!
Pour nos droits, allons!

Tiens, le feu brûle,
Le marteau bat:
Forgez des sabres
Pour le combat!

MON TOMBEAU

Sur mon triste tombeau tu n'iras pas pleurer
Et loin de toi sera ce lieu triste, ma mère! –
Pleine d'anxiété, – ah! tu ne trouverais
Pas le courage de voir ton enfant sous la terre.

Un, tombeau oublié pour la cendre oubliée;
L'herbe folle couvrit sur moi la lourde pierre
Et pour le voyageur seule une croix pliée
Montre le lieu où git ma triste poussière.

SOLEIL COUCHANT

Le soleil couchant
Lentement s'éteint
Un dernier rayon
Tremble, à travers
Le nuage noir,
Sur les monts lointains
Et subitement
Disparaît. – Voici

Le dernier moment
Où toute rumeur
Va se taire sous
L'ombre de la nuit;
Et tous les échos
De ce coin si beau
S'apaiseront. Seul
Le chanteur ailé
Des bois ne taira
Pas sa douce voix –
Le chanleur ardent!...
Seul sous la ramée
Et tremblant dés ailes,
Il balancera
Sa voix sur les monts
Solitaires — ah,
Une voix d'argent...
Hélas, ce sera
En vain — car la voix
Douce et enivrante
Ne réveillera
Plus mon doux cœur
L'écho de jadis...
Mon esprit est las, –
Morne et las déjà,
Il s'enfuit d'ici
Et mon rêve fuit –
Vole, vole, vole! ...
Offre-moi un monde,
Un monde nouveau
De paix, de bonheur –
Vole, ma pensée!...
Vole, vole loin
De mon pays natal
Où j'ai bu du fiel –
Sans haine et rancœur,

Silencieusement –
Vole, vole, vole!
J'irai n'importe où,
A l'est, au midi,
Partout — ah, qu'importe!
Le monde est pour moi
A jamais le même,
A jamais la même
Ma tristesse; – ainsi,
Las, je descendrai
Silencieusement
Au tombeau obscur...
Je sais, ma tristesse
Jamais et personne
Ne la connaîtra –
Elle restera
Toujours sans écho
Dans les cœurs à qui
J'ai toujours pensé
Que j'ai tant aimé
Et dont j'ai souffert.

PARTOUT ET TOUJOURS

Où que soit ma pensée,
Tu es partout auprès de moi,
– Ame désirée, Spectre errant sans loi!

Où que soit ma pensée,
Tu es partout auprès de moi,
– Chanson non chantée,
Flamme qui s'accroît!

Où que soit ma pensée,
Tu es partout auprès de moi,
– Rêve toujours rêvé,
Rêve plein de foi!

LE DERNIER RAYON

Tu descends déjà, dernier rayon
De ma dernière joie;
Tu descends en morbides frissons,
Faisant ta claire voie –
Derrière les colines tu te couches,
Cachant ton visage rouge;
Tu descends déjà, dernier rayon!

Tu descends déjà, dernier rayon,
O, ma dernière joie! –
Le seul espoir brillant sur mon front,
Qui, déjà las, se ploie,
Tu descends et l'ombre le couvrit –
Mais je crois, tu as souris...
Tu descends déjà, dernier rayon!

Tu descends déjà, dernier rayon
Va t'en, adieu! adieu!
Tu brilles si clair, mais à quoi bon
Tromper mon cœur malheureux?
Oh, tu n'es qu'un rêve de mes rêves, –
Eternellement, sans trêve
Trompant mon cœur, ô dernier rayon!

RENONCEMENT

A quoi bon m'affliger en des vaines douleurs!
 Pourquoi ne l'achèves tu pas d'un coup!
 Pourquoi ne dis-je pas à mon cœur, à mon cœur
 Si tendre: Souffre donc! C'est tout!

A quoi bon réfléchir sur mon triste destin
 Pendant des nuits et des jours sans fin!
 Pourquoi, las de tels maux, ne dis-je pas enfin
 A ma pauvre âme: Laisse donc!

Pourquoi servir l'idole en mon sein affligé
 Avec une telle ferveur:
 Ne faut-il pas lui dire enfin, parce que j'ai
 Tant souffert: Va t'en de mon cœur!

Mais pourquoi donc, mon Dieu, suis-je si impuissant
 Quand elle vient devant mes yeux?
 Et même ne puis-je dire, tout tremblant:
 „Il ne nous reste que l'adieu!“

NE T'ÉVEILLE PAS!...

Ne t'éveille pas dans mon cœur brisé.
 Triste amour! –
 L'esprit las désire se reposer –
 Repose-toi, amour!...

Quoi donc! tous les autres vivent encore.
 Triste amour? –
 Bientôt aussi leur bonheur s'évapore:
 Repose-toi, amour!

Allons à quoi bon!... Qu'est-ce que tu attend;
Triste amour? –
Oh, la vie rit partout affreusement.
Repose-toi, amour!

Oublie-donc tous tes rêves de bonheur,
Triste amour! –
Sans souffrance et sans haine dans le cœur
Repose-toi, amour!

L'HEURE CREPUSCULAIRE

Le soleil descend. Et tout seul,
Assis là-haut sur la montagne,
Je regarde, regarde, regarde
Devant moi la vaste campagne.

Des champs, des prés à l'infini,
Déjà la lumière est morte –
Et je pense, je pense, je pense:
Qu'est – ce que l'avenir m'apporte?

Et la pensée va sans fin,
Se déroulant toute effrénée –
Et je pleure, je pleure, je pleure
Pour ma jeunesse infortunée...

BONHEUR

Un tendre bonheur m'a souri,
Mais personne encore ne le sait:
Pour moi, une rose, a fleuri,
Au délicieux parfum de Mai.

Matin et soir – dans les champs,
En secret, j'accours joyeux,
Elle m'accueille tendrement,
Chez elle, nous allons tous deux.

Elle me caresse, sincère,
Dans le silence, murmurant:
„Ne découvre pas, âme chère,
Au monde notre amour charmant

Je lui dis – „N'aie point de peur,
Je sais que j'aime une fleur,
Personne ne le saura,
Sauf... tout le monde avec moi.“

* * *

Dans la campagne, joyeux
Chaque soir, je vagabonde.
Les étoiles brillent aux cieux,
Attentif, je les compte.

Hier, deux astres radieux,
S'étaient éclipsés,
J'ai regardé dans tes yeux,
Je les ai trouvés.

* * *

Si tu étais rose — la chaleur du jour d'été
T'aurait consumée
Si tu étais soleil — les ténèbres de la nuit
T'auraient assombrie

Mais toi, dans la chaleur du jour tu fleuris,
Et dans les ténèbres de la nuit,
En astre, tu t'es transformée,
Pour encore m'éclairer.

* * *

Nous courions de bon matin
Vers le bois voisin,
Pour ensemble saluer,
L'aurore empourprée.

Les coqs ont chanté déjà,
Mais elle ne paraît pas,
Comme si quelque part, exprès,
Elle se cachait.

Aurore! Ah! Quelle mutine
Tu as été...
Tu ne viens pas sur la colline
Afin que brille mon aimée.

Au sombre ciel plein de douceur,
Brille l'astre d'argent;
Elle la regarde et mon cœur
Bat follement

Regarde mon amie aimée,
La lune d'argent,
Pendant ce temps, j'admurerai,
Ton visage charmant.

L'astre bientôt se cachera
Derrière le bois,
Mais ton visage que j'adore,
M'éclairera jusqu'à l'aurore.

* * *

Comme une rose sur le vert rosier
Tu brilles
Comme l'eau de la source argentée
Tu scintilles.

Comme l'aurore, au mois de Mai,
Tu es lumineuse,
Comme l'oiseau, dans la forêt
Tu joues et chante heureuse.

Chante donc, ma petite amie
Chante en folâtrant;
L'hiver devant le printemps fuit,
Rêve, à l'approche du printemps.

* * *

O, mes peines!
Lourdes peines!
Si vous étiez
Brouillards épais.

Vous assombririez
Le ciel clair.
Vous recouvririez
Les prés verts.

Vous n'êtes pas
De lourds brouillards,
Mais hélas!
Des soucis bien noirs!

Assemblés
Depuis des années,
Amassés
Dans mon cœur inquiet!

Le vent souffle,
Vous restez;
L'orage gronde,
Vous fleurissez!

L'hiver mordant
Ne vous chasse pas,
Et le printemps
Ne vous change pas.

Moi-même ne puis
Infortuné.
Vous supprimer
Ou vous cacher

LA BRISE SOUFFLE

La brise du soir – balance.
Les fleurs dans les champs;
J’écoute – dans le silence,
Elles chuchotent tendrement.

Soeurette, comme nous sommes heureuses,
Dans ce coin solitaire et frais;
Ensemble nous grandissons seules
Et vivons ainsi, dans la paix.

Que Dieu pour nous est généreux!
Que de bonté et que d’espoir!
Il allume les astres aux cieux,
Pour nous éclairer chaque soir.

Et le matin, il nous envoie
Des gouttes de fraîche rosée,
Qui rafraîchissent notre soie;
Dont nos humbles fronts sont baignés.

Nous sommes heureuses, sœurs,
Que Dieu pour nous est généreux;
Parure de soie – don céleste
Qu’il nous envoie du haut cieux.

Ainsi chuchotent-elles-tendres,
Je les écoute en ce moment,
Et je suis heureux de comprendre
Au moins leur langage charmant.

VOIX DU PAYS

Nous regardions émus, la gloire assombrie
De notre fier Balkan,
Et tout près l'un de l'autre, nos pleurs, jusqu'à l'oubli
Coulèrent doucement.

Une voix s'éleva: „Fils d'Assen, le guerrier,
Est-ce le temps des pleurs?
Jadis, est-ce pour ça que vous m'avez sauvé?
Pour une autre douleur?

Est-ce donc pour cela, que vous avez péri
Dans l'honneur et la gloire?
Et lavé dans le sang, pour une autre infamie,
La honte expiatoire?

Allons, debout esclaves, esprits silencieux,
Un appel tonne dans les airs.
Levez-vous vaillamment, essuyant de vos yeux,
Les pleurs amers.

Ce ne sont pas des fleurs que demandent de vous
Les esprits des tombeaux.
Mais des forces pour vaincre l'ennemi et les courroux
De ce peuple nouveau.

C'est l'heure, c'est le jour; les temps sont arrivés
Pour briser l'adversaire,
Arrêtons donc nos pleurs inféconds, insensés
Nos regrets éphémères!

Nous écoutâmes encore longtemps, et patiemment
La voix du blâme,
Et des larmes coulèrent silencieusement
Dans le fond de notre âme!

O, Mon Dieux! Donne-nous la force aguerrie.
L'amour, la volonté,
Afin que nous puissions mener notre patrie,
Dans le chemin rêvé!

ASSEZ DE MOTS

Assez de mots, assez de pleurs,
Assez de larmes hypocrites.
Assez, à bien le laboureur
De leurs blâmes, de leurs critiques.

Le peuple aussi en a assez,
De ces sourirs séduisants,
De leur fruits, il a goûté,
L'acre saveur depuis longtemps.

Il sait fort bien que ce miel là,
Se mélange au venin, au fiel –
Des années ont passé déjà
Toujours des mots-bruit éternel

Assez, frères, les vains discours,
Et les habiles tromperies,
Pour l'action, c'est enfin le jour.
Passé le temps, d'être petits.

Райнер Мария Рилке

Повест за любовта
и смъртта
на Корнета Христоф
Рилке

„...24 ноември 1663 година на Ото фон Рилке (в Лангенау, Грениц и Цигра, при Линда) бе отдадена следващата се на неговия в Унгария паднал брат Христоф наследствена част от имуществото Линда; но той трябваше да представи свидетелство (с което се унищожаваше наследственото му право), в случай че неговият брат Христоф би се върнал – който, според приложено свидетелство за смъртност, бил загинал като корнет от дружината на барон Пировано в импер. австр. Хейстерски конен полк...“

Езда, езда, езда, през нощта, през деня, през нощта. Езда, езда, езда. И смелостта е тъй морна вече, а копнежът тъй голям. Няма вече планини, само едно гърво, тук или там, едвам се съзирва. Нищо сякаш не смее да се вдигне. Чужди хижи лежат жадни пред жабунясали кладенци. Никъде кула. И всякога все същият образ. Твоите две очи ти са много. Само през нощта понякога като че ли разпознаваш пътя. А може би, че нощем ний минаваме обратно пътя, който с мъка сме изминали през чуждото слънце? Възможно. Тук слънцето е тежко, както у нас дълбоко в лятото. Но през лятото ний си взехме раздяла. Дрехите на жените бляскаха дълго сред гарите. И ний яздим тъй дълго. Сигурно е вече есен. Поне там, гето печални жени мислят за нас.

Онзи от Лангенау се изправя на седлото и казва: „Господин маркиз...“ Неговият съсед, малкият нежен французин, през цели три дни бе се смял и говорил. Сега той не знае нищо вече. Той е като дете, което иска да спи. Прах лежи върху неговата тънка бяла островърха яка; но той не вижда. Той бавно вехне върху своето плюшено седло. Но онзи от Лангенау се усмихва и казва: „Вий имате странни очи, господин маркиз. Приличате сигурно на вашата майка.“ Тогава малкият французин процъфтява пак, изтърсва праха от яката си и става свеж.

Някой разказва за своята майка. Немец без съмнение. Гласно и бавно изрича той своите думи. Като момиче, което вие венец, замислено опитвайки цвят до цвят, без да знае какво ще стане от всичко — тъй реди той своите думи. За радост? За горест? Всички слушат. Никой не плюе дори. Че то са все големи велможи, които знаят как прилича. И който между гругите не разбира немски, той го разбира изведнъж, чувства отделни думи: „Вечер“... „бях малък...“

И всички те са близки един на друг, тези велможи, които идат от Франция и Бургундия, от Нидерландия, от долините на Коринтия, от чешките замъци и от императора Леополда. Че каквото единът разказва — това са видели и те и тъкмо така. Като че ли има само една майка...

Така те язрят и навлизат бавно във вечерта, навътре в някаква вечер. И замлъкват отново. Но всеки запазва светлите думи. Тогава маркизът сменя шлема си. Неговите тъмни коси са меки и — като навежда глава — те се протягат женствено по неговата шия. Ето вижда и онзи от Лангенау: Далеч нещо се издига през блясъка, нещо тънко, тъмно. Един самотен стълп, полусрутен. И едва когато отминават надалеч, после, — идва му на ум, че то е било една магона.

Бивак. Огньовете. Те са насядали наоколо и чакат. Чакат да запее някой. Но всички са тъй изморени. А червената светлина е тежка. Тя лежи върху прашните ботуши. Полазва до коленете, наднича в скръстените ръце. Но тя няма крила. Лицата са тъмни. Ала за кратко очите на малкия французин блясват с особена светлина. Той целува една малка роза; и ето че тя пак ще продължава да вехне на гърдите му. Онзи от Лангенау вижда това, понеже не може да спи. Той мисли: аз нямам роза, нямам. Тогава той запява. И песента му е една стара тъжовна песен, която пеят момите из родните полета, наесен, когато жътвата свършва.

Казва малкият маркиз: „Вий сте твърде млад, господин юнкер, нали?“

А онзи от Лангенау, полу с печал, полу с гързост: „Осемнадесет.“ После те млъкват. По-късно французинът пита: „Имате ли и вие годеница у дома, господин юнкер?“ „Вие?“, отвърща онзи от Лангенау. „Тя е руса като Вас“.

И те млъкват отново, додето юнкерът извиква: „Но дявол да го вземе, защо пък сте седнали тогава на това седло и сте тръгнали през тази отровна земя срещу турските псета?“ Маркизът се усмихва. „За да се върна пак.“ И онзи от Лангенау става печален. Той си спомня за едно русо момиче, с което бе играл някога. Луди игри. И той би желал да се върне у дома си, за един само миг, толкова поне, колкото му трябва, за да каже гумите: „Магдалина, загдето съм бил всякога тъй — прости!“ Как — бил?, си помисля той. — Но те са далече.

Веднѣж, в зори – ето конник един, после друг, три, десет. Цели в броня, огромни. После хиляди за тях: войската. Дватама трябва да се разделят. „Дано се върнете щастливо дома си, господин маркиз!“

„Богородица Мария да ви пази, господин юнкер.“ Ала не могат да се откъснат един от друг. Те са изведнѣж приятели, братя. Могат дори повече да доверят един другиму; че знаят вече тъй много един за друг. Те не смеят. А край тях е тропот и шум. Тогава измъква маркизът от своята дълга гясна рѣкавица. Той взема малката роза в рѣка, отронва от нея един лист. Тъй както отронва нафора. „Това ще ви закриля. Сбогом.“ Онзи от Лангенау остава втрепенен. Дълго гледа той след французина. После скрива чуждото листенце под войнишката си греха. И то се понася по вълните на сърцето му. Рогът зове. Той се отправя към войската, юнкерът. И усмихва се печално: една чужда жена го закриля.

Цял ден през пълчищата. Псувни, шарки, смехове – цялото поле блика. Ето втурват се пъстри скитници. Караница и кряскане. Идват циганки с пурпурни шапчици върху развълнуваните коси. Те махат с рѣка. Идват войници, черножелезни като блудяща ноц. Сграбват жарко жените, тъй че раздират им дори грехите. Притисват ги до барабаните. И под дивото боричкане на треперещите ръце барабаните се събуждат, като насън те зазвучават, звучат... А вечер нему светят с фенери, странни фенери: вино, което свети в железни съсъди. Вино? или кръв? – Кой би го различил?

Най-сетне пред Шпорк. Прав до своя бял кон стои графът. Дългата му коса има блясък на желязо. Онзи от Лангенау не пита. Той познава изведнъж генерала, скача от коня и се покланя сред облак прах. Той носи едно писмо със себе си, което ще го препоръча пред графа. Който обаче заповядва: „Дај ми тук този парцал.“ А неговите устни нито се помръдват. Т не му са нужни за това; трябват му само за псувни. А каквото остава още неказано — казва го десницата. Точка. Всеки гледа ръката му. Младият юнкер е отдавна изчерпан. Той не знае вече де стои. Шпорк преди всичко. Дори и небето изчезна. Тогава казва Шпорк, великият генерал: „Корнет.“ И то е много.

Дружината остава отваг Раба. Онзи от Лангенау се впуца напред, сам. Равнина. Вечер. Железата отпред на седлото му блясват внезапно сред праха. А после месецът се издига. Той го гледа върху ръцете си. Той сънува.

Но чува в тоз миг един вик.

Вик, вик,

който пръсва вечерния блян.

То не е ношна птица. О, милост:

едното самотно дърво изпраща към него тоз вик:

Войник!

И той вижда: то става.

Едно тяло изправя се там до дървото, една

млада жена,

окървавена, гола,

се спуща към него: Пусни ме на воля!

И той скача в тревата стъмнена,
и въжата горещи разкъсва;
и той вижда – горят ѝ очите,
зъбите ѝ хапят.
Смей ли се тя?

И обзема го страх.
Той се хвърля на коня и пак през нощта,
кърбави стиснал въжа във ръката.

Онзи от Лангенау пише писмо, цял в мисли. Бавно
рисува той едри, замислени, прави букви:

„Мила моя мамо,
бъди горда: Аз нося знамето,
и без грижа: Аз нося знамето,
нека бъда ти мил: Аз нося знамето – “

После скрива писмото под войнишката си греха, на
най-скришното място, до розовия лист. И той мис-
ли: то скоро ще се напои с неговата миризма. И мис-
ли: може би ще го намери някой някога.... И мисли:....;
Защото врагът е близо.

Те минават през трупа на един убит селянин. Очи-
те му са широко разтворени и нещо отразено в тях;
не небето. По-после се чуват кучета. Идва значи ня-
какво село, най-сетне. А над колибите се възвишава
каменен един замък. Широко стои мостът пред тях.
Голяма става портата. Гръмко приветства рогът.
Чуй: барабани, тръби и кучешки лай. Тронот из дво-
ра, гласове, виковете.

Почивка и мир! Гост веднъж да бъдеш най-подир. Не всякога сам да редиш своите желания с скудна храна. Не враждебно на всяка страна да посягаш; веднъж нека всичко, както трябва, да бъде и да знаеш: туй което е — е добро. Нека и храбростта веднъж да се простре и в коприна да потъне. Не всякога войник да бъдеш. Веднъж накъдрени косите да разпуснеш и с висока, широка яка да седиш в копринени кресла и цял така: цял бял: след банята нежно изнемощял. И пак първа да познаеш, какви са жените. Какви са едните, и суните какви са, и как белите тлеят; какви им са ръцете, как своя смях те пеят, тогаз, когато пред тях руси момчета поднасят прозрачните вази от плодовете зрял и натежали.

Тъй най-подир трапезата започна. И стана пир такъв, едвам разбрал би как. Високи факели пламтяха там, шумяха гласове и смехове несвестни и песни весели звънтяха, от блясък и стъкло; така най-сетне из узрелите размери: изхвъркна танцът. И всички той понесе. То беше плясък на вълни из светли зали, то бяха срещи и раздели, привети и усмивки сетни, опиянение от блясък и ослепление от светлини, люление сред ветровете летни, които в грехите на светлите жени се носят.

Из тъмно вино и радостни рози шумно се рони част сред бляна на нощта.

И някой стои и се чуди — сред таз велелепност. И той е тъй създаден, че чака жаген дано се събуди. Че само насън се виждат такива светлини и такива пурове на такива жени: всяка тяхна загадка засмяна е гънка, и изпаднала от златоткана дреха. Те изграждат часове от сребърни разговори и понявга издигат нагоре ръцете си тъй — че мислиш, някъде, където ти не би достигнал, те откършват нежни рози, които ти не виждаш. И тъй те унася тих блян: да бъдеш с тях ведно увенчан, и да бъдеш щастливо засмян, и да заслужиш корона за своето чело — което е празно.

Някой, който е в бяла коприна облечен, вижда, че не може да се събуди; защото той е буген и замаен от действителност. И той политва плах в своя блян и стои в един парк, самотен в черния парк. И пиршеството е далече. И светлината лъже. А нощта е близо до него и хладна. И той пита една жена, която се навежда към него: „Ти ли си нощта?“ Тя се усмихва. И той се срамува от своята бяла дреха. И би желал да бъде далече и сам в доспехи да бъде. Цял в доспехи.

„Забрави ли, че ти си мой паж през този ден? Ще ме оставиш ли? Де искаш да отидеш? Твоята бяла дреха ми дава твоят право?“

„Или копнейш за твоя груб шинел?“

„Трепериш ли от стуг? — Обхваща ли те скръб за бащината къща?“ Графинята се усмихва.

Не. Но то е тъй, защото детинството е пагнало от плещите му, тази нежна, тъжна дреха. Кой я взе? „Ти ли?“ пита той, с глас, който не бях никога чувал. „Ти!“ И ето че няма нищо на себе си. И той е гол като светец. Светъл и строен.

Бавно замъкът изгасва. Всички са тежки: морни или влюбени, или пияни. След толкова пусти, дълги походни нощи: легла. Широки дълбови легла. В тях се ляга не тъй, както в калния ров сред пътя, който, когато искаш да заспиш – става гроб.

„Господи, да бъде воля твоя!“
Кратки са молитвите в леглото.
Ала сърдечни.

Най-горната стая в кулата на замъка е тъмна. Но те светят в очите си с техните усмивки. Те пипат пред себе си като слепи и се намират като врати. Почти като деца, които, се страхуват от нощта, те се притискат един в друг. Но те не се боят. Няма нищо, което да е против тях: нито Вчера, нито Утре; че времето е разгромено. И те процъфтяват из неговите развалини. Той не пита: „Твоят мъж?“ Тя не пита: „Твоето име?“

Те се намериха просто, за да бъдат един за друг един нов пол.

Те ще си дадат хиляди нови имена и всеки един ще ги вземе пак, тихо, както когато се сменя обещане от ухото.

Вън в коридора, върху един стол, висят войнишката греха, раницата и шинелът на онзи от Лангенау. Ръкавиците му лежат на пода. А знамето стои стръмно опряно до прозореца. То е черно и стройно. Навън през небето лети буря и разбива нощта на парчета, бели и черни. Лунна светлина преминава бавно като протяжна светкавица, а неподвижното знаме хвърля немирни сенки. То сънува.

Не беше ли някой прозорец отворен? Или бурята се втурна в замъка? Кой затваря буйно вратите? Кой върви през стаите? – Нека. Който и да бъде. В стаята на кулата той няма да може да дойде. Като че зад хиляди заключени врати е онзи велик сън, който спят две души едновременно; тъй едновременно, както една майка или една смърт.

Зората ли е това? Какво слънце изгрява? Колко голямо е слънцето. Птици ли са това? Техните гласове са навред.

Всичко е светло, но не е ден.

Всичко е гръмко, но то не са птичи гласове.

То са греди, които светят. То са прозорци, които викат. И те викат, червени, към врага, който стои във в пламтящото поле, викат:

пожар.

И с разкъсан сън върху лицето спусчат се всички, полу в желязо, полуголи, от стая в стая, от зала в зала, и търсят стълбата. И задъхани рогове стенат във в бурния гвор: Сбор, сбор!

И треперещи барабани.

Ала знамето няма го там.

Чуваш: Корнет!

Буйни коне, вик, молитви и плам,

клетви: Корнет!

Звън от ножове, команди, сигнал;

мълком: Корнет!

И гръмко: Корнет!

И напред с ескадрон през буря и плам.

Ала знамето няма го там.

Към борбата, отгоре, напред, той лети през горящи коридори, през врати, които пламтящи го спират, по стълби, които обхващат го в пламък, той изхвърква из бесния замък. В ръце той носи знамето, като една бяла без... на жена. И в миг той намира кон, и той е като вик: през всичко, и вред, пряко всичко, напред към боя. Тогава чак – знамето свестява се пак, тъй царствено пред своята слава; и ето че всички го виждат изведнъж – далеч пред тях – и виждат светлия, без шлем и без страх, млад мъж, и виждат знамето...

...то започва да свети, хвърля се ярко напред и става голямо червено...

Ето: тяхното знаме гори сред врага и те тичат след него.

Онзи от Лангенау е дълбоко сред врага, но сам. Край него там страхът е направил пространен простор и сред него той се брани под своето бавно догарящо знаме.

Бавно, замислен почти, се оглежда той. И толкова много чуждо и пъстро пред него лети. Градини – мисли той и се усмихва. Но чувства в миг, че очи го обхващат и той вижда мъже, и знай, че това са неверните псета – : и хвърля се с коня си право сред тях.

Но щом пак политва от коня си той – вижда градини и шестнайсетте ятагана над него спрени, лъчи сред лъчи, са празник, който звучи.
Един засмян фонтан.

Войнишката дреха е изгорена в замъка, писмото и розовият лист от една чужда жена. — През следната пролет (а тя беше скръбна и студена) един вестник от барона Пировано влизаше бавно в Лангенау. Там той видя една стара жена, която плачеше.

БЕЛЕЖКИ И КОМЕНТАР

558

Гео Милев. Том IV

От цялото огромно преводаческо наследство на Гео Милев особено значение за нас имат неговите поетически преводи. Той ги публикува приживе в осемнадесет отделни книги. Доста на брой свои преводи на поезия включва Гео Милев в „Антология на жълтата роза“ (1922), на която е и съставител. Много са преводните му стихотворения, отпечатани в различни вестници и списания през периода 1913–1925 година.

За първи път след смъртта на Гео Милев той бива представен, макар и със съвсем скромнен подбор преводи (на Ем. Верхарн и П. Верлен), в едно сборниче със статии, спомени, писма, избрани негови стихотворения и т.н.¹ Първи опит да се обърне по-сериозно внимание на Гео Милев не само като поет и литературен критик, но и като преводач на поезия, е изданието, осъществено под редакцията на неговата съпруга Мила Г. Милева. Тук броят на поетите, които Гео Милев е превеждал, е значително по-голям – М. Метерлинк, Ем. Верхарн, Ст. Маларме, П. Верлен, Р. Демел, Фр. Ницше, Х. Хайне.²

За по-широко популяризиране на Гео-Милевото преводаческо дело съответна роля изиграват преиздаването през 1939 година на неговата „Антология на жълтата роза“ и публикуването през 1940 година на „Антология на червената роза“, която той започва да съставя, но не успява приживе да осъществи. Тук за първи път виждат бял свят Гео-Милевите преводи на рубаи от Омар Хайям.

¹ Гео Милев. Въспоменателен сборник. Изд. „Народна книга“. С., 1936, с. 75–88.

² Гео Милев. Избрани произведения. Изд. „Нов свят“. С., 1940, с. 19–82.

След Девети септември 1944-та поетическите преводи на Гео Милев – кога по-оскъдно, кога по-пълно – се имат предвид при съставянето на книги с негови избрани съчинения. Най-значителен е дялът на преводите в изданието: *Гео Милев. Избрани произведения в два тома*. Под ред. на Г. Марков и Л. Милева. Том 1. Изд. „Български писател“. С., 1965 (второ изд. 1971). Същото се отнася и за: *Гео Милев. Съчинения в три тома*. Под ред. на Г. Марков и Л. Милева. Том 1. Изд. „Български писател“. С., 1975.

И в по-ново време поетическите преводи на автора на „Септември“ заемат своето достойно място в представителни издания от рода на: *Гео Милев. Произведения в два тома*. Под ред. на Л. Милева, Ив. Гранитски и Р. Маринска. Том 1. Изд. „Хр. Ботев“. С., 1995, и: *Гео Милев, Пътят на свободата*. Под ред. на Л. Милева, Ив. Гранитски, Р. Маринска. Изд. „З. Стоянов“. С., 2002.

Още през 1980 година издателство „Народна култура“ публикува книга на Гео Милев „Избрани преводи“, съставена от Л. Милева и Н. Попов. Това беше първото самостоятелно представяне на Гео-Милевото преводаческо творчество – един книгоиздателски факт, който е необходимо да бъде отбелязан. За съжаление и това издание със своите 185 страници е далеч от онази пълнота – на автори и творби – която Гео-Милевото преводаческо наследство безусловно заслужава.

Настоящият четвърти том от петтомното издание на съчиненията на Гео Милев има за цел да разшири представата за жанровия диапазон на неговото преводаческо дело. При това селекцията се стреми да представи и творческите постижения на самия преводач, и развитието на българския поетически превод, чийто етап е Гео Милев. Тоест отчита се и естетическата, и културно-историческата стойност на Гео-Милевите преводи, които сами по себе си представляват един рецен-

ционен „модел“ и в този смисъл имат немаловажно значение в контекста на цялостния литературен процес у нас.

Публикацията на Гео-Милевите преводи в настоящия том е осъществена въз основа на първоизточниците и е съобразена с прижизнените преиздания. Текстът е нормализиран и частично редактиран в съответствие със съвременните езикови, правописни, стихови и пр. изисквания, като са запазени особеностите на авторския стил, лексика, синтаксис и т.н. на Гео Милев. При изготвяне на бележките към тома са възприети следните съкращения:

АнЖР - 1922: Антология на жълтата роза. Лирика на злочестата любов. Състав. Гео Милев. С., 1922.

АнЖР - 1939 – Антология на жълтата роза. [Второ изд.] С., 1939.

Алманах: Алманах „Везни“. Литературен сборник под ред. на Гео Милев. Ст. Загора – София. 1923.

АнЧР Антология на червената роза. Ч. 1. Лирика на възторжената любов и копнеж. Ч. 2. Омар Хайям. Рубайят /Мъдростта на виното и любовта. Под ред. на Мила Г. Милева. С., 1940.

Везни: Везни. Литературно-художествено списание. Излиза в София, 1919–1922. Год. I се редактира от комитет с участието на Гео Милев, год. II, ред. Г. Милев и Л. Стоянов.

ВнЖ: Вестник на жената. Седмичен лист за литература, обществен живот, мода и домакинство. Излиза в София, април 1921–юли 1944. Уредник Хр. Чолчев.

НБКМ-БИА: Народна библиотека „Кирил и Методий“ – Български исторически архив.

Звено: Звено. Месечно литературно списание. Излиза в София, януари-май 1914. Ред. Д. Подвързачов.

КрОД: Кръщение с огън и дух. Революционна антология. Стихотворенията преведени от Гео Милев. С., 1923.

Листопаг: Листопаг. Седмично литературно-худо-

жествено списание“. Излиза в София, 1913–1914, 1919–1935. Рег. Д. Бабеv.

ЛА–1964: Литературен архив. Том II. Гео Милев. Встъп. статия, публикация и коментар Г. Марков. Изг. на БАН, С., 1964.

Пламък: Пламък. Месечно списание за изкуство и култура. Излиза в София, 12 ян. 1924–ян. 1925. Създа-тел и гл. редактор Гео Милев.

ЛИРИКА

Стр. 31. МАРСИЛЕЗА – сп. Борба, 1914, кн. 7. С погнус: Mill. След това в *КрОД*. В авторския си екзем-пляр на книгата Гео Милев е нанесъл някои поправки, които бяха взети предвид.

Стр. 34. ЛИСТОПАД – *АнЖР–1922*.

Стр. 36. САМО МИГ – *АнЖР–1922*. После във *ВнЖ*, 7.VII.1923.

Стр. 37. В РАЗЛЪКА – *АнЖР–1922*.

Стр. 38. ОБЕЗЛИСТЕН ВЕНЕЦ – *АнЖР–1922*. После във *ВнЖ*, 7.VII.1923

Стр. 39. ТАЙНА ЛЮБОВ – *АнЖР–1922*,

Стр. 40. ПОМНИ! – *АнЖР–1922*.

Стр. 41. ЗВЕЗДА – *АнЖР–1922*.

Стр. 42. ЧОВЕКЪТ – *ВнЖ*, 2.XII.1923.

Стр. 44. ВРАГЪТ – *Звено*, 1914, кн. 4–5.

Стр. 44. ЖЕНАТА – ЛА–1964, с. 145. Стихотворението е превежвано през 1915.

Стр. 45. СЪСРЕДОТОЧЕНОСТ – *Звено*, 1914, кн. 4–5.

Стр. 46. ВИДЕНИЕ – *Везни*, 1920, кн. 7.

Стр. 46. ВЪЗДИШКА – В ръкописния сборник „Изкуство“ (1914). После във „*Везни*“, 1820, кн. 7.

Стр. 47. NEVERMORE – Всички поместени тук творби на Верлен се публикуват по изданието: *Пола Верлен*. Избрани стихотворения. Прев. Гео Милев. Ст. Загора. 1922.

Стр. 68. ВАРВАРСКО – *Везни*, 1920, кн. 10.

Стр. 69. Стихотворенията на Верхарн „Прег огнището на спомени“, „Рибарите на кон“, „Човечество“, „С благочестие“, „Песен на луг“, „Звънрят“, „Бунт“, „Вятърът“, „Гости“, „Есенен час“, „Един вечерен час“ се публикуват тук по изданието: *Емиа Верхарн*. Поеми. Авторизиран превод на Гео Милев. Ст. Загора–София. 1923.

Стр. 85. КОВАЧЪТ – *Платък*, 1924, кн. 6.

Стр. 90. ЕДНА ТЪЛПА ЛЮБОВНИЦИ ПРЕКРАСНИ – *Звено*, 1914, кн. 4–5.

Стр. 91. БРОДЕЩИ ЛЮБЕЗНОСТИ – *Везни*, 1921, кн. 6.

Всички поместени тук творби на Метерлинк се публикуват по изданието: *Морис Метерлинк*. Горещи цветарници. Избрани поеми и песни. Ст. Загора–София. 1920.

Стр. 103. ЕВА – *ВнЖ*, 2.VII.1923.

Стр. 105. ЕВРОПА – *Паатък*, 1925, кн. 1. Погнусано с унициалите В. Л. Борис Лавров е едун от псевдонимите на Гео Милев.

Стр. 107. МАРК ШАГАЛ – *Везни*, 1919, кн. 11.

Стр. 109. ЦАРЯТ НА ТУЛЕ – *ВнЖ*, 31 януари 1925.

Стр. 110. ПОЛОВИНАТА НА ЖИВОТА – *Везни*, 1919, кн. 4.

Стр. 111. ТРИСТАН – *АнЖР–1922*.

Поместените тук стихотворения на Хайне се публикуват по изданието: *Хайнрих Хайне*. Избрани песни и романи. На бълг. от Г. Милев. С., 1919.

Стр. 117. СИЛЕЗИЙСКИТЕ ТЪКАЧИ – *КрОД*, с. 8.

Стр. 119. ЧЕРВЕНО–ЧЕРНО–ЗЛАТНО – сп. *Борба*, 1914, кн. 4. С погнус: Mill. Слег това в *КрОД*, с. 10–12.

Стр. 122. ЖЕНСКА РЪКА – *АнЖР–1922*.

Стр. 122. РАЗКАЯНИЕ И ЗЛОБА – *АнЖР–1922*.

Стр. 123. УСАМОТЕН – *Звено*, 1914, кн. 4–5

Стр. 124. СЛЪНЦЕТО ЗАХОЖДА – *Фридрих Ницше*. Дионисиеви дитирамби. На български от Г. Милев. Ст. Загора, 1915. с. 13–15.

Стр. 126. БЕДНОСТТА НА НАЙ-БОГАТИЯ – Пак там, с. 8–12. Слег това в *Алманах*, с. 27–30.

Стр. 130. ТИХИЯТ ГРАД – *Листонаг*, 1914, кн. 35.

Стр. 130. РАБОТНИК – *Память*, 1924, кн. 1.

Стр. 131. СМУЩЕНИЕ – Пак там.

Стр. 132. НА БРЕГА – Пак там.

Стр. 133. РНАУТАСУС – *Везни*, 1920, кн. 1.

Стр. 135. ИЗ ЦИКЪЛА „ЦИГАНСКА МУЗИКА“ – *АнЖР* – 1922.

Стр. 136. СЪН, СПОМЕН И СТРАСТ – *ВнЖ*, 17.III.1923.

Стр. 138. НЕБЕСНИЯТ ПИЯНИЦА – *Везни*, 1920, кн. 4–5.

Стр. 141. ПЕСЕН НА ПЪТ – *Звено*, 1914, кн. 4–5.

Стр. 141. В ПАМЕТ НА АКТЬОРА МИТЕРВУРЦЕР – *ЛА-1964*, с. 151–153.

Фридрих Митервуерц (1844–1897) е прочут немски актьор, изпълнител на трагични и характерни роли. Изграл е в Лайпцигския и във Виенския театър.

Стр. 144. ВЕЧЕР – *Везни*, 1920, кн. 10.

Стр. 145. ЛЮБОВ – *АнЖР-1922*.

Стр. 147 РОМАНС НА ЗМИЯТА – *Везни*, 1920, кн. 10.

Стр. 148. РЕВОЛЮЦИОНЕН ПОЗИВ – *Везни*, 1921, кн. 4.

Стр. 149. МОЛИТВА ЗА ЧИСТОТА – сп. *Зеница*, 1920, кн. 4.

Стр. 152. БАРИКАДИ – *КрОД*, с. 56.

Стр. 154. НАШИЯТ ПЪТ – сп. *Артист*, 1923, кн. 1. След това в: Ернст Толер. Ден на пролетариата. Прев. Гео Милев. С., 1924.

Стр. 155. ПЕСЕН – *Листопад*, 1913, кн. 3.

Стр. 157. РАЗДЯЛА – *АнЖР-1922*.

Стр. 158. СТОН В НОЩТА – *АнЖР-1922*.

Стр. 159. ПЕСЕН – *АнЖР-1922*.

Стр. 160. НИЙ РАСТЕМ ОТ ЖЕЛЯЗО – *КрОД*, с. 80.

Стр. 161. НАШ МАРШ – *Везни*, 1921, кн. 4. После в *КрОД*, с. 60.

Стр. 162. ЧУЙТЕ, КАНАЛИИ! – *Алманах*, с. 75–77. В *КрОД* е под заглавие „Глазът край Волга“. Тук запазваме първото заглавие, тъй като е по-близо до това на Вл. Маяковски „Сволочи“.

Стр. 168. ПЪРВИ МАЙ – Майски лист „Пламяк“ (1924).

Стр. 171. В ПАМЕТ НА МОЯ ЛЮБИМ УЧИТЕЛ УИЛЯМ ШЕКСПИР – В послеслова на Гео Милев към собствения. „Хамлет“ (1918), той цитира това стихотворение в свой превод.

- Стр. 175. СОНЕТ ЗА ШИЛЪОН – *Плаатък*, 1924, кн. 6.
- Стр. 176. ПРОСТИ! – *АнЖР*–1922.
- Стр. 177. LA BELLE SAME SANS MERCI – *АнЖР*–1922.
- Стр. 179. ИЗ „СОНЕТИ ОТ ПОРТУГАЛСКИ“ – *АнЖР*–1922.
- Стр. 181. ЗАГУБЕНО ЩАСТИЕ – *АнЖР*–1922.
- Стр. 182. ПОСЛЕДНА МОЛБА – Пак там.
- Стр. 183. ЗАВЕТ – *АнЖР*–1922.
- Стр. 184. REQUIESCAT – *АнЖР*–1922.
- Стр. 185. ВИКЪТ НА ВОДАТА – *Везни*, 1920, кн. 10.
- Стр. 186. 31 ДЕКЕМВРИ – *Плаатък*, 1924, кн. 9–10.
- Стр. 187. ДОБРОТО В ПЛЕН НА ЗЛОТО – *Плаатък*, 1924, кн. 3.
- Стр. 188. РУБАИ – *АнЧР*, с. 129–151.
- Стр. 193. ВОЙНАТА – *Плаатък*, 1924, кн. 5
- Стр. 193. НА ЕДИН ЗАГИНАЛ ЕВРОПЕЙСКИ РЕВОЛЮЦИОНЕР – *Плаатък*, 1924, кн. 5.
- Стр. 194. БЪДЕЩЕТО – *Плаатък*, 1924, кн. 2.
- Стр. 195. ИЗ „ДЕЦАТА НА АДАМ“ – *Алманах*, с. 92.
- Стр. 196. ПЕСЕН – *АнЖР*–1939.

Стр. 197. ИЗ „КИПАРИСОВИ ВЕЙКИ ОТ ГРОБА НА ЕТЕЛКА“ – *АнЖР*–1939.

Стр. 198. ПАСТИРСКА ФЛЕЙТА – *ВнЖ*, 26.V.1923.

Стр. 199. МОЯТА ЛЮБОВ – *ВнЖ*, 26.7.1923.

Стр. 200. ВИДЕНИЕ – *АнЖР*–1922.

Стр. 201. АРАБЕСКА КЪМ ЕДНА МИКЕЛАНД-ЖЕЛОВА РИСУНКА – В ръкописния сборник „Изкуство“ (1914). После във *Везни*, 1919, кн. 9.

Стр. 204. ЧОВЕКЪТ С МОТИКАТА – *Плаатък*, 1924, кн.2.

Стр. 206. ЧОВЕКЪТ ПОД КАМЪКА – *Плаатък*, 1924, кн. 9–10.

Стр. 207. НА БОРДА НА ЕДИН ПАРАХОД – *Плаатък*, 1924, кн. 3.

ДРАМИ

Стр. 211. КАМЕННИЯТ ГОСТ – *А. С. Пушкин*. Каменният гост. Превод в стихове на Г. Милев. С., 1912. Това е първата публикувана книга на Гео Милев. Запазен е ръкописът на част от превода – *НБКМ–БИА*, фонд 26, арх. ег. 32.

Тук публикуваме само III и IV сцена, които Гео Милев е превел, както ми се струва, по-сполучливо.

Стр. 228. ИЗ „ПЕНТЕЗИЛЕЯТ“ – *Листонаг*, 1914 кн. 27. Пълен превод на тази пиеса на Хайнрих фон Клайт се появи у нас чак през 1974 г. Той е дело на Ст. Бакърджиев.

Стр. 235. ИЗ „ХАМЛЕТ, ПРИНЦ ДАТСКИ“ – *Вилиям Шекспир*. Хамлет, принц датски. Прев. от англ. на Г. Милев. Ст. Загора. 1918; второ, поправено изд., С., 1928. Преводът има огромен брой преиздания. Поради липса на място, не публикуваме целия текст на трагедията, каквото беше първоначалното ни намерение, а само пет представителни монолога и един диалог от пиесата.

Стр. 247. ЕЛЕКТРА – *НБКМ–БИА*, фонд 26, арх. ег. 40. Откъс от Гео-Милевия превод на тази грама е публикуван в: *ЛА–1964*, с. 193–214. Тук публикуваме пълния текст.

Стр. 315. СГНАРЕЛ, ИЛИ ВЪОБРАЖАЕМИЯТ РОГОНОСЕЦ – *Молшер*. Сганарел, или въображаемият рогоносец. Комедия. Прев. от френски Гео Милев. С., 1924.

Стр. 356. ЕДИП ЦАР – *Софокъл*. Един цар. Трагедия. Прев. с предг. Гео Милев. С., 1925. Това е последният публикуван приживе превод на Гео Милев.

ПОЕМИ

Стр. 423. МАНФРЕД – *Байрон*. Манфред. Драмат. поема. Прев. от англ. Г. Милев. Ст. Загора [1919]. В: *Гео Милев*. Избрани преводи. 1980 г. е публикуван малък откъс от поемата. Цялостният текст досега не е издаван.

Стр. 487. ДВНАДЕСЕТТЕ – *Александър Блок*. Дванадесетте. Прев. Гео Милев. С., 1921. Това е първият превод на чужд език на поемата.

Стр. 500. ИЗ „150 000 000“ – *Алманах*, с. 22–80.
След това: *КрОД*, с. 67–77. Не само с тази поема, но и с останалите си преводи на стихотворения от същия автор Гео Милев е първият в света преводач на Маяковски.

ПРИЛОЖЕНИЯ

Стр. 513. СТИХОТВОРЕНИЯ НА Ц. ЦЕРКОВСКИ, ПРЕВЕДЕНИ НА ФРЕНСКИ ОТ ГЕО МИЛЕВ – *Tzanko Tzerkovsky*. Chansons. Trad. du bulgare par Georges Rovande. Sofia, 1921. Жорж Рованд е псевдоним на Гео Милев.

Стр. 543. *P. M. Rilke*. Повест за любовта и смъртта на Корнета Христоф Рилке. Преведе Гео Милев. Ст. Загора [1919].

ПЕТЪР ВЕЛЧЕВ